

Critique de Clémentine TEDMAN

Jean-Marc Pouletaut est un artiste français qui s'inspire du mouvement Supports/Surfaces. Sa vie d'artiste s'est déroulée principalement en France. Il a exposé en 1988 à la Villa Arson à Nice ainsi qu'en 2001 à Cagnes sur Mer à la maison des artistes, chez Michel Gaudet, membre de l'association internationale des critiques d'art. On suppose qu'il existe un grand lien entre son intérêt pour le mouvement Supports/Surfaces (qui est composé d'artistes français comme Louis Cane et Claude Viallat) et sa carrière en France.

L'artiste est né en 1958 à Paris. Il étudie à l'Ecole Pilote Internationale d'Art et de Recherche (Villa Arson, Nice) de 1986 à 1989. C'est ainsi, pendant cette période, que Louis Cane expose « Pictura Loquens, 25 ans d'art en France » à la Villa Arson. Claude Viallat a également créé une série d'affiches illustrées à Nîmes. Ces artistes, après 20 ans d'activité, ont pu s'établir comme des piliers importants dans le monde de l'art contemporain. On peut comprendre que l'influence de ces artistes était très importante pendant ces années précieuses de la formation artistique de Jean-Marc Pouletaut.

Supports/Surfaces se définit par une mise en avant des matériaux en tant que matériaux d'art et non pas comme des outils pour créer une image figurative ou symbolique. La première exposition du mouvement s'est appelée « Peinture en question ». En 2001, le Centre Pompidou réserve un espace dans le musée consacré aux œuvres de ce mouvement. La même année, Jean-Marc Pouletaut expose à Cagnes sur Mer.

Un critique d'art pourrait dire que Pouletaut est sous l'influence de ces artistes qui ont défini Supports/Surfaces et qu'il reste dans l'ombre. Cependant, Pouletaut propose d'aller plus loin, notamment dans la définition de ce que l'on appelle généralement un tableau. Il nomme ses tableaux avec des titres simples, en français, les nommant d'après les couleurs qu'on voit, par exemple « Blanc, noir, rouge, vert » ou « Rouge, vert, bleu, orange ».

Néanmoins, il nomme l'ensemble de ses tableaux, malgré leurs titres objectifs, dans le thème de « La toile hypertrophiée ». Le mot « hypertrophiée » se définit comme l'accroissement du volume d'un matériau, souvent en rapport avec un corps organique, comme un organe, un tissu, ou des cellules... C'est également l'action de développer un élément dans toute sa démesure et son excès. Dans les œuvres de Pouletaut on remarque la prééminence de la toile. En tant que spectateur, c'est impossible de ne pas remarquer cette

présence. D'abord, la toile est non-traitée. Il n'y a pas ce que l'on appelle en anglais de « ground ». C'est-à-dire de base ou de couche d'apprêt.

Avant de peindre les sujets des tableaux qu'ils souhaitent faire, les artistes peignent d'abord une base, faite à partir d'un médium spécifique. Par exemple, El Greco mélangeait une base très sombre, rouge-marron, faite à partir des huiles, du gesso, des colles d'animaux... Cette couche d'apprêt prépare la toile pour recevoir les mélanges de pigments qui seront appliqués. Cette couche a également un effet sur les couleurs qui sont ensuite posées sur elle. Chez Turner, par exemple, sa couche d'apprêt crée une luminosité, grâce aux huiles et aux cires qu'il utilisait. Contrairement à cela, chez Pouletaut, on n'aperçoit aucune couche d'apprêt. Les couleurs sont peintes directement sur une toile brute, une toile de moustiquaire. Cette toile de moustiquaire, même si elle est brute, est différente des toiles que l'on retrouve dans les magasins d'art. Elle est plus fine. Malgré cette finesse, elle a tout de même un filetage plutôt desserré. Bien-sûr, on peut trouver des toiles de lin qui s'en rapprochent. Cependant, souvent ces types de toiles ne sont pas les plus délicats. Alors que chez Pouletaut, ceci est le cas, sûrement grâce au choix conscient de sa part.

La relation inséparable entre la manière dont Pouletaut peint et la toile est évidente. On sent la façon rapide, stable et gestuelle de la main de Pouletaut, lorsqu'il peint avec son rouleau en mousse sur la toile. On remarque cela aussi, grâce à la trace de peinture bleu-claire qui déborde sur le cadre en bois du tableau, notamment dans son œuvre « Toile hypertrophiée ». Une répétition se forme à travers la surface de la toile, avec des petits trous, des petites « cellules » qui se forment d'une manière organique, grâce à l'excès de peinture qui la touche, comme si la manière dont Pouletaut peint avait été absorbée par la toile, exactement de la même façon à chaque fois que le rouleau la touchait.

L'œil du spectateur peut imaginer des cases de répétitions, grâce au geste répétitif du peintre avec son pinceau non conventionnel. Des motifs répétitifs sortent de la toile grâce au regard de l'œil. L'œil a ce caractère naturel et inconscient de chercher un ordre ou des formes, même si une image est complètement abstraite et informe. Ainsi, revenant à la notion d'excès attribuée à cette œuvre, l'hypertrophie de la toile est construite en partie par le spectateur lui-même. On peut conclure que l'œuvre de Pouletaut met en relation le matériel d'un tableau avec la matière. C'est-à-dire que son travail indique la création d'une matière : un mélange de toile et de peinture. Néanmoins, la toile et la peinture sont d'abord

considérées comme des matériaux, donc des outils d'un tableau. Pouletaut traverse le matériel pour aller vers la matière. D'ailleurs, avec cette matière, on peut se questionner sur les effets de l'œil du spectateur. C'est-à-dire, comment un tableau peut communiquer à la sensibilité de l'œil ainsi qu'à la rationalité du cerveau. Mais aussi, comment on peut comprendre et analyser ces deux dimensions de l'être humain à travers la matière artistique.